

« Neurosciences, un discours néolibéral » : quand la science du cerveau légitime des choix politiques

Stéphane Foucart

Dans un essai, le neurobiologiste François Gonon regrette que le discours des neurosciences, en analysant les comportements humains à travers le seul prisme du fonctionnement cérébral, occulte les déterminants sociaux et économiques qui ont un effet majeur sur les conduites individuelles.

Livre. « En moyenne, les personnes les plus défavorisées socialement sont aussi les plus désavantagées génétiquement. » Ces propos, dénués de fondement scientifique, ne sont pas ceux d'un phrénologue ou d'un théoricien eugéniste du XIX^e siècle. Ce sont ceux, rapportés par Le Monde en 2017, d'un directeur de recherche au CNRS, chercheur au laboratoire de sciences cognitives de l'Ecole normale supérieure de Paris et membre du Conseil scientifique de l'éducation nationale.

Revenant sur cette déclaration, et sur d'autres, tirées du même tonneau, le neurobiologiste François Gonon (CNRS) tente de répondre, dans *Neurosciences, un discours néolibéral* (Champ social, 232 pages, 20 euros), à cette épineuse question : que diable s'est-il passé ces dernières années dans le champ scientifique, et à son interface avec la société, pour que de telles idées resurgissent dans la conversation publique sous le vernis d'un discours savant ?

Frappé par la grande popularité médiatique de sa discipline, François Gonon s'intéresse depuis plus de dix ans aux usages discursifs des neurosciences et à la manière dont celles-ci participent à forger des représentations du monde et à susciter, ou à légitimer, des politiques publiques. Ce statut singulier des neurosciences repose, selon lui, sur une promesse implicite, celle d'élucider les comportements humains par l'analyse du fonctionnement cérébral.

Constat d'échec

Ce « discours des neurosciences », que François Gonon distingue des neurosciences elles-mêmes et de leur apport à la connaissance, a une portée éminemment politique. Le seul examen du cerveau occulte, par définition, les déterminants sociaux et économiques connus pour avoir un effet majeur sur les conduites individuelles.

Dans un tel cadre d'analyse, les maladies psychiatriques, l'échec scolaire, la délinquance, etc., tendent à être réduits à la biochimie du système nerveux central, elle-même déterminée par le génome. Les histoires individuelles, les parcours de vie et les dysfonctionnements de la société disparaissent devant les images du cerveau réagissant à tel ou tel stimulus, nourrissant ce que l'auteur nomme un « neuro-essentialisme ».

L'essai de François Gonon se distingue par la grande clarté de l'exposé et par le souci de revenir à la littérature scientifique, sur chaque point critique de l'argumentaire, pour étayer son propos. Celui-ci s'ouvre par un constat d'échec : contrairement à ce qu'anticipaient

certaines caciques de la recherche en psychiatrie dans les années 1990, il n'est toujours pas possible d'appuyer les diagnostics des troubles mentaux sur des biomarqueurs.

En clair, écrit François Gonon, malgré les centaines d'études conduites en ce sens, de tels biomarqueurs qui objectiveraient l'origine ou les manifestations purement neurobiologiques des maladies psychiatriques ou des troubles de l'apprentissage font toujours défaut.

De même que font défaut les nouveaux traitements médicamenteux qui seraient issus de ces recherches. François Gonon se garde de formuler un jugement général sur l'efficacité des médicaments aujourd'hui utilisés pour traiter la dépression, la bipolarité ou les troubles de l'attention et qui peuvent soulager ou améliorer la condition de certains patients. Mais, explique-t-il, ces médicaments ne sont que marginalement issus des avancées des neurosciences, qui échouent généralement à en élucider complètement les modes d'action et à en expliquer tous les effets.

Lecture idéologique

Comme pour les maladies psychiatriques, les neurosciences n'ont pas non plus permis d'avancées significatives en sciences de l'éducation et en pédagogie, ajoute François Gonon, qui relève « l'écart considérable entre le discours triomphant délivré au grand public et la réalité des avancées » de ce champ de recherche.

Quant aux inégalités sociales, le « discours des neurosciences » tend plutôt à les naturaliser, en faisant sans le dire de chaque individu – ou plutôt de chaque cerveau – l'unique responsable de sa destinée sociale. Il tend non seulement à légitimer l'individualisme, mais promeut aussi certains concepts comme la « plasticité cérébrale », suggérant l'adaptabilité des individus à la flexibilisation du marché du travail, par exemple.

Cette lecture idéologique des neurosciences est, d'ailleurs, mise en évidence par la manière dont les médias, selon qu'ils sont plutôt conservateurs ou progressistes, reçoivent et transmettent ce discours, précise François Gonon : plutôt de manière critique pour la presse de gauche, plutôt sans distance pour les journaux de droite.

L'auteur entretient cependant une certaine ambiguïté sur ce qu'il nomme les « causes biologiques » de l'altération de certaines facultés et troubles mentaux, semblant parfois les réduire à des phénomènes strictement intrinsèques, pour mieux en interroger la réalité.

François Gonon n'évoque ainsi qu'à la marge de possibles causes biologiques externes, qui ne se réduisent pas à la condition sociale des individus, mais aussi à leur exposition à certains agents – métaux lourds, perturbateurs endocriniens, etc. – et dont l'étude mobilise d'autres disciplines comme l'endocrinologie ou la biologie du développement. Cela pourrait faire, d'ailleurs, l'objet d'un autre livre.

« Neurosciences, un discours néolibéral », de François Gonon, Champ social, 232 p., 20 €.